

# GLOBE



ISBN 978-2-84238-370-1 (356-02-10) Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 2017

© 2017 - ÉDITIONS D'ORBESTIER - [www.dorbestier.com](http://www.dorbestier.com)

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés. Reproduction intégrale ou partielle par photocopie, informatique ou tout autre moyen, interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

# GLOBE MARIVAL

Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées  
ne constituerait qu'une coïncidence fâcheuse  
indépendante de la volonté de l'auteur.

— Alors comme ça, il serait vivant...

Berti rompait ainsi l'interminable silence ayant suivi le récit de Nico ; un incroyable récit.

Ils étaient tous là, aux Sables-d'Olonne, réunis dans l'arrière-salle d'un restaurant de port Olona, ceux de la dernière édition du Vendée Globe. Pour eux, le patron avait mis les petits plats dans les grands. Les journalistes de la presse locale, distraits des kermesses, des assemblées générales et des faits divers, avaient retrouvé le goût de l'interview avec cette réunion impromptue, sans but précis, provoquée par Nico, justement. « Nous allons créer une amicale des skippers du tour du monde en solitaire », avait-il expliqué à la presse, pour justifier ce rassemblement de stars de la voile.

C'est ce qui figurait sur les cartons d'invitation. Mais, au téléphone, il avait insisté auprès de chacun des skippers. Il leur révélerait un secret, question de vie ou de mort pour « l'un des leurs ». Intrigués, ils étaient tous venus, puis avaient attendu le moment de se retrouver, rien qu'entre eux. Car Nico avait su les convaincre également de la nécessité de garder le secret le plus absolu. Question de vie toujours, de la sienne, cette fois.

Il leur avait fallu patienter toute la journée, subir le vin d'honneur à la mairie, les discours convenus des uns et des autres, le défilé en voitures décapotées sur le Remblai. Heureusement, la pluie et le vent de la grande marée avaient abrégé la mascarade.

À 20 heures, ils s'étaient débarrassés des encombrantes personnalités, après avoir posé avec elles devant les photographes et les caméras. C'est tout ce qu'elles désiraient. Ils le savaient et jouaient le jeu de la convivialité complice. Ça fait partie du boulot.

Dans l'arrière-salle du restaurant de port Olona, Nico avait pris place au centre d'une table dressée en « U », tel un président. Le silence s'était fait sans qu'il ait à le demander. Tous le regardaient, lui qui les avait habitués à tant de coups de tête et de prises de positions à contre-courant. Ils avaient tous hésité avant de répondre à cette invitation, craignant qu'il ne les dérange, une fois de plus, pour rien. À présent, ils n'y pensaient même plus. Ce qu'il leur avait raconté était inimaginable mais plausible, à la fois effrayant et merveilleux.

— Oui, j'en suis persuadé. Le jour où j'ai enregistré cette conversation, il était vivant. Il n'y a aucune raison pour qu'il ne le soit plus aujourd'hui. Nous devons aller voir, sans que personne connaisse le but de notre expédition.

Nouveau silence, long silence.

Nico, comme pour dissiper, une fois pour toutes, le scepticisme de ses amis, raconta une fois de plus son histoire.

6 | — Quand Jason a disparu, j'étais derrière lui, à une journée environ. C'était symbolique, mais, à 24 heures d'écart, je suis passé exactement à l'endroit de sa dernière position connue : 55° S, 124° W. Je n'espérais pas le trouver là, bien entendu. Mais, quelque chose m'attirait. Je ne parvenais pas à admettre que l'un de mes meilleurs amis puisse disparaître comme ça. Aucun d'entre nous n'avait vu d'iceberg et, des tempêtes, on s'en était cogné de plus coriaces.

Depuis le Pot au Noir, nous avions navigué quasiment ensemble. On s'était même baigné dans la pétrole puis douché sous une pluie chaude, à peu près à 100 mètres l'un de l'autre. C'est la dernière fois qu'on s'est aperçus. Mais les semaines suivantes, nous avions toujours gardé des distances suffisantes pour dialoguer le plus souvent possible, sur les ondes courtes. Cette proximité nous rassurait car franchement, dans le sud, on en a bavé. Des surfs sur des vagues grandes comme les immeubles du Remblai des Sables, des grains avec des coups de vent qu'aucune carte météo ne prévoyait... Plus expérimenté que moi, Jason avait toujours su me prévenir à temps pour que je me mette à la cape au centre de ces dépressions, là où les vents sont les moins violents. Je crois que j'ai évité le pire, grâce à lui. L'avant-veille de sa disparition, il m'avait

encore dit « prépare les chaînes, il va neiger ». J'avais pris ça pour une blague. Ça s'était calmé un peu et j'en profitais pour remettre de l'ordre, pomper l'eau dans laquelle je pataugeais depuis des jours, remettre en place toutes les provisions qui avaient fait le grand saut dans un chavirage dont je ne sais même pas comment je m'en suis tiré indemne, et me laver car je commençais franchement à sentir le bouc... Je faisais tout ça comme un automate, tellement j'avais sommeil. Je n'avais plus dormi que par bribes de 20 minutes maximum depuis près d'un mois. J'étais ivre, mais bel et bien de fatigue. Je ne pensais qu'à ça, me payer deux bonnes heures à roupiller, une fois ces travaux terminés. Même humide, ma couchette, pour deux heures, m'attirait comme le plus luxueux des plumards. Je lorgnais déjà dessus mais j'ai quand même passé la tête dehors pour m'assurer que tout allait bien dans le gréement. Le pont était recouvert d'au moins 10 centimètres de neige. Ça tombait tout autour du bateau. Quel spectacle ! On aurait dit un décor de dessin animé à la Disney... J'ai essayé de joindre Jason pour partager cet émerveillement avec lui. Mais ça n'a pas passé. J'ai dormi. Un peu plus tard, j'ai appris sa disparition. La neige était fondue et j'avais froid. À l'intérieur du bateau, la température était tombée à 3°.

J'étais épuisé et ce drame anéantissait mes dernières forces. Arrivé à peu près dans la zone de sa dernière position connue, j'ai coupé mes communications longue distance et ma balise, affalée la grand-voile et me suis laissé dériver. Anéanti par la dérision d'une course en comparaison d'une vie. J'étais dans cet état de torpeur quand j'ai entendu sa voix sur ma radio ondes courtes, la seule encore branchée mais qui, logiquement, n'avait aucune chance de capter quoi que ce soit, sauf lui. Je me suis dit, ça y est, je l'ai retrouvé. J'allais lui répondre quand j'ai entendu d'autres voix mêlées à la sienne. Il leur disait qu'il ne dirait rien de ce qu'il avait vu. Les autres répondaient qu'il était trop tard, qu'ils ne pouvaient pas courir ce risque. Il leur disait que s'il ne poursuivait pas sa route, des secours viendraient pour le chercher. Les autres répliquaient qu'ils avaient prévu cela, qu'ils avaient fait ce qu'il faut pour qu'on le croie perdu plus au nord, proche de la route qu'il aurait dû prendre. Qu'à présent, ils avaient neutralisé sa balise et tous les

instruments susceptibles de le localiser. Qu'ils ne pouvaient rien faire d'autre que le garder avec eux. Jason leur disait qu'il avait vu leurs pavillons nationaux, qu'il était des leurs. Les voix insistaient. Justement, il n'aurait pas dû voir ça.

Nico se fit plus convaincant encore.

— Je n'ai pas rêvé. Mon premier réflexe a été de remettre de la voile et d'aller le chercher vers le sud. En effectuant ces manœuvres, je réfléchissais à toute vitesse. Je me rendais compte que les voix ne le menaçaient pas. Elles avaient même un ton désolé. Je me suis dit, aussi, que si je tombais dans le même piège, je serais porté disparu, comme lui et que personne n'aurait l'idée de venir nous chercher ici. J'ai mis le cap à l'ouest, en me gardant bien de rebrancher mes balises et mon téléphone, pour ne pas être repéré à mon tour. C'est pour ça qu'on m'a cru disparu, moi aussi, pendant quelques heures, ce jour-là. Je devais garder mon secret, patienter une quarantaine de jours jusqu'à l'arrivée, et à peu près autant pour provoquer la réunion d'aujourd'hui. Jason a découvert une chose cachée et sans doute connue au plus haut niveau. C'est pour ça qu'il est gardé là-bas. Nous devons aller le chercher, mais sans rien dire. Je ne vois pas comment...

Un nouveau silence mais, désormais, aucun des skippers ne semblait douter du récit de Nico.

— J'ai une idée, finit par lâcher Philippe. Philippe avait toujours des idées. N'avait-il pas inventé une dizaine de courses, parmi les plus renommées, sur bien des mers et tous les océans.



Deux mois plus tard, la presse nationale et internationale était conviée, rue de la Grande-Armée, à Paris, pour l'annonce d'un « défi sans précédent autour du monde ».

Nico, élu président de « l'Amicale des Circumnavigateurs », avait dit quelques mots de bienvenue, avant de laisser la parole à Philippe, devenu maître dans l'art de présenter et expliquer des défis aussi humains qu'inutiles et dangereux, mais si fascinants.

— La course partira des Sables-d'Olonne, comme le Vendée Globe. Ne seront engagés que deux ou trois bateaux. C'est plus un défi qu'une course. Les équipages seront exclusivement constitués de navigateurs admis parmi les membres de « l'Amicale Circum ». Il ne s'agira pas, cette fois, de concevoir les bateaux les plus légers et les plus rapides. Nous savons que dans ce domaine, la recherche de nouveaux matériaux est sans limites. Laissons donc ces performances de vitesse aux épreuves qui existent déjà, The Race, le Vendée Globe, les transats. Ce que nous cherchons, cette fois, c'est faire le tour du monde le plus court possible.

Il ne dit plus rien, se régaland, visiblement, de l'effet produit sur son auditoire ; des journalistes dont on reconnaissait les moins connaisseurs à la mine blasée derrière laquelle ils masquaient leur ignorance et à leur présence bien visible parmi les premiers rangs ; des hommes politiques assis au tout premier rang, souriants et torses bombés, comme si cette course au financement de laquelle ils contribuaient avec l'argent des autres, n'existait que par eux ; des représentants et clients d'entreprises partenaires, les yeux écarquillés, simplement heureux d'une compagnie aussi médiatique et pensant déjà à l'effet qu'ils produiraient bientôt sur leur

entourage en disant les vedettes qu'ils côtoyaient. Parmi ce petit monde tout en façade, personne ne bronchait. Comme le silence de Philippe se prolongeait, l'un des hommes politiques, croyant que tout était dit, se mit à applaudir. Mais, en un geste bref et un coup d'œil, son conseiller en communication, toujours présent dans son champ de vision, lui fit comprendre que ce n'était pas le moment. Il s'en tira avec une pirouette et un sifflement exprimant savamment l'extase ou l'admiration.

À côté de la plaque, il eut pourtant le mérite de décontracter les autres qui, après cela, ne risquaient guère de le supplanter sur l'échelle du ridicule. Au fond de la salle se tenaient les quelques journalistes ayant pour trait commun d'être à la fois les plus avertis et les plus discrets. Lola, belle trentenaire blonde et élancée, prit sur elle pour se lever. Elle avait horreur de cela et rageait à l'idée d'éclairer la lanterne pour tous ses confrères, surtout pour les prétentieux qui la reléquaient sans cesse, les paons faussement blasés des premiers rangs.

10 | — Vous voulez dire qu'il n'y aura pas de limite de latitude pour contourner l'antarctique, que le défi consistera à naviguer le plus près possible des glaces ?

Tous les regards masculins, déjà posés sur elle, montèrent de quelques dizaines de centimètres pour découvrir avec étonnement ce visage aux yeux clairs, déterminé et hermétique à l'attraction physique exercée sur la majorité machiste de l'assemblée. La plupart des femmes présentes n'étant là que pour tenir des rôles d'hôtesse, pour agrémenter le décor, la pertinence de la question posée par Lola était inattendue. En plus elle est intelligente, se disaient les mâles de l'assemblée. Ce qui les maintiendrait à bonne distance de Lola. Allez savoir pourquoi, l'intelligence des femmes, surtout quand elles sont belles, intimide la plupart des hommes...

Philippe ne l'avait jamais vue, sur aucune course. Il ne l'aurait pas oubliée. Le malaise qu'elle venait de provoquer chez ses confrères, quasiment tous vexés de n'avoir pas eu la même pertinence, ne lui avait pas échappé. Il faisait partie de ceux qui traitent d'égal à égal avec une femme, dès qu'il s'agit de questions professionnelles. Cette situation le ravissait.

— Madame, oui, vous êtes journaliste...

En suspendant sa question, il l'incitait à se présenter.

Lola savait bien que personne, parmi les skippers et les organisateurs, ne la connaissait. Elle avait été l'envoyée spéciale pour son journal, à cette conférence de presse parisienne, un peu par hasard. D'habitude, ses collègues, autoproclamés spécialistes de la course au large, auraient sauté sur l'occasion pour venir s'asseoir là, parmi les premiers rangs. Mais, l'amicale des circumnavigateurs ne voulait ni perdre de temps ni en donner à ceux qui pouvaient déceler leur véritable objectif. Philippe avait donc, très volontairement, envoyé les invitations au dernier moment. Les collègues de Lola, à cette date, s'étaient engagés à suivre le député de leur secteur dont ils étaient de fidèles rapporteurs, dans une opération de communication sur le traitement des ordures ménagères. Au même moment, ils rongeaient leur frein en visitant des centres d'enfouissement techniques et des incinérateurs. Comble de malchance pour eux, le député en question, trouvant plus judicieux de se montrer à la présentation de cette course au large, leur avait délégué son directeur de cabinet. Sans juger bon de les avertir, bien entendu.

— Je suis rédactrice au trihebdomadaire *Vendée Nouvelles*, aux Sables-d'Olonne.

L'un des rares, en France, à paraître trois fois par semaine, le mardi, le jeudi et le samedi, ce journal s'était fait respecter, notamment par le volume de publicités et d'annonces qu'il drainait, grâce à sa formule originale d'une parution tous les deux jours.

— On ne vous voit guère sur les courses de voile, insista Philippe.

— D'habitude, je m'occupe plutôt de la rubrique culturelle.

Voyant que cette précision rendait à ses confrères un soudain aplomb, Lola précisa aussitôt qu'elle était polyvalente.

— Mais, j'aimerais bien que vous répondiez à ma question, déjà agacée que l'on s'intéresse à elle, d'un peu trop près.

— C'est la bonne question, en effet, lui sourit Philippe.

Chacun des équipages fera comme il l'entend. Il faudra choisir des bateaux assez solides, voire renforcer ceux qui existent déjà, et penser à des équipements spéciaux pour le grand froid. Comme il

n'y a aucune contrainte de temps, la navigation, même s'il y a des icebergs ou des morceaux de banquise, pourra être très prudente.

— Avez-vous toutes les autorisations ? S'inquiéta l'un des invités d'honneur du premier rang.

— La mer n'est-elle pas un espace de liberté, lui répondit Philippe, avec un large sourire.

— Mais c'est très dangereux de s'aventurer dans ces zones avec de simples voiliers. N'engagez-vous pas, une nouvelle fois, des marins dans une prise de risques trop importante.

Philippe connaissait cet homme. Il l'avait parfois croisé au hasard des continents, en marge d'événements ou de défis sportifs, de raids, de rallyes, dans des contrées des plus reculées, inhospitalières, sans que personne sache vraiment ce qu'il y faisait.

— L'objectif est bien de faire revenir tout le monde...

Philippe avait terminé cette dernière phrase avec un sourire malicieux. Dans ce sourire, que l'autre lui rendait avec insistance, Lola crut saisir, un très court instant, une sorte d'affrontement.

L'homme reprit la mine satisfaite affichée sur tous les visages des premiers rangs. La conférence de presse se poursuivit puis s'acheva sur les questions d'usage : combien de bateaux ? Combien de marins pour chacun des équipages ? Quels moyens techniques ? Une réponse étonna : la date du départ fixée moins de deux mois plus tard et qui laissait donc un délai très court pour les préparatifs. Une autre enchantait : chaque équipage embarquerait du matériel capable de retransmettre des images et des liaisons radio en direct, à chaque instant, mais selon son bon vouloir...

Assis au volant de son vieux Chrysler Voyager stationné sur le parking de la gare des Sables-d'Olonne, Max regardait les gens aller et venir, tout en écoutant la radio. Lola l'avait prévenu qu'elle arrivait au train de 19h 17. Pour une fois, il était en avance de vingt bonnes minutes. Elle détestait ces séparations. Il le savait et ne voulait pas la décevoir en la faisant attendre. Il savait aussi que, chaque fois qu'elle s'éloignait trop longtemps, elle désirait, plus que tout, se blottir contre sa large poitrine, un long moment. Elle disait qu'elle avait besoin de ce contact pour retrouver toute sa sérénité et la force d'aller de l'avant. Dans ces moments-là, lovée dans les bras massifs de son amant, la Lola qui impressionnait tant son entourage avait l'air d'une enfant. Lui seul la connaissait ainsi. Un privilège qu'il recevait toujours comme un gage d'amour absolu.

Le train aurait un peu de retard. Par la fenêtre, Lola voyait défiler avec soulagement le paysage des marais qu'elle connaissait bien, et plus loin, la forêt d'Olonne, rangée de pins maritimes derrière lesquels le soleil disparaissait déjà dans des couleurs pourpres.

À l'aller comme au retour, pour assister à cette conférence de presse parisienne, elle avait fait un voyage agréable, en compagnie de confrères des journaux locaux, des « localiers » comme elle, qu'elle connaissait bien, et qui avaient toujours une anecdote amusante à raconter. Elle appréciait ces brèves escapades. Mais, la vie à Paris, elle l'avait trop connue et lui préférait la quiétude du littoral vendéen où toute sa famille avait ses racines. Où elle entretenait sa forme en courant sur la plage, dans la forêt ou à travers les marais avec ce compagnon que les autres voyaient si différent d'elle, et dont elle se sentait si proche.

Lui aussi avait été journaliste, reporter indépendant. Mais, à 40 ans, il en avait eu assez de ce métier où l'on ne peut pas dire la moitié de ce que l'on sait sans risquer un procès en diffamation par semaine, en n'écrivant rien d'autre que la vérité. Il s'était mis à écrire des contes pour enfants, « le seul lectorat qui vaille le coup de se donner un peu de peine » disait-il. Comme il n'en tirait pas un revenu suffisant, il élevait des lapins et quelques poules dans les hangars jouxtant la maison retirée, achetée à un ancien saunier d'Olonne. Le mardi, le jeudi et le dimanche matin, il vendait en même temps, au marché de La Chaume, ses lapins, ses œufs et ses bouquins. Ce qui lui valait régulièrement quelques embrouilles avec les services vétérinaires. La manipulation de ces produits trop différents étant, selon eux, incompatible.

Lola souriait en pensant à tout cela et n'avait même pas senti l'arrêt du train en gare terminus des Sables-d'Olonne. L'un de ses confrères lui tapotait l'épaule pour la ramener sur terre. Elle vit tout de suite, sur le parking de la gare, le vieux Chrysler Voyager et son visage s'éclaira un peu plus encore.

— Mais oui, il est là...

Ses amis la taquinaient toujours très gentiment à propos de cette liaison entretenue avec un demi-sauvage.

Dans le hall de la gare, Max avança à leur rencontre.

— On prend un verre ? proposa l'un des confrères.

— Je suis un peu fatiguée. J'ai envie de rentrer, dit Lola, en pinçant l'arrière de la cuisse de son amant, sans que personne voie ce geste. Juste un message pour lui dire : « je ne suis pas fatiguée. J'ai envie d'être seule avec toi. Que tu t'occupes de moi ».

Max serra les mains des locaux qui iraient prendre un verre sans eux. Il saisit le bagage de Lola et entoura la jeune femme de son bras libre, pour marcher jusqu'à la voiture.

Une fois assis côte à côte à l'avant du vieux Chrysler, à l'abri des regards, ils s'embrassèrent longuement, leurs mains glissant sur leurs corps.

— On y va, dit-elle, j'ai hâte d'être contre toi. Aller, vite, au lit...

Max mit le moteur en marche et prit la direction de la forêt où il avait ce qu'elle appelait sa « tanière ». Ils passeraient la nuit

chez lui car il devait encore nourrir ses lapins. Demain matin, il reconduirait Lola à l'appartement qu'elle habitait sur les quais de La Chaume.

— Ils viennent de parler de la course à la radio, au journal de 19 heures. Ça n'a pas l'air très clair. Pas vraiment une course, plutôt un défi, un tour du monde le plus court possible. C'est quoi au juste, demanda Max tout en conduisant.

Lola avait posé une main sur sa cuisse et la tête sur son épaule. Elle se laissait bercer et Max conduisait sans la moindre secousse, soucieux de ne pas gâcher de tels instants.

— C'est ça, pas vraiment une course. Le défi consiste à passer au plus près des glaces. Mais j'ai senti quelque chose d'étrange, je ne sais pas trop quoi.

Le ton langoureux de Lola laissait clairement comprendre à Max qu'elle n'avait pas envie d'en parler tout de suite. Que le sujet n'était pas clos pour autant, mais que dans l'immédiat, ils avaient mieux à faire. La voiture à peine garée dans la cour, elle sauta de son siège, fit le tour pour venir au-devant de Max, lui prendre la main et l'entraîner directement dans la chambre. Les lapins pouvaient attendre. Max, rarement pris au dépourvu, les avait gratifiés de quelques poignées de foin avant de partir à la gare.

---

Ces bruits et ces cris à la fois puissants et nasillards, ce sont des hérons cendrés qui se bagarrent pour une place où faire leur nid tout en haut des arbres. Ça, c'est une aigrette, et ça une poule d'eau. Dans son demi-sommeil, Lola essayait de les reconnaître. En lisière du marais et de la forêt d'Olonne, la tanière de Max était un vrai paradis pour les oiseaux. Lola adorait s'y réveiller en cherchant à identifier les uns et les autres, tout en restant au lit. La maison ne disposait que d'un confort minimum dont elle s'accommodait parfaitement, retrouvant là les sensations de son enfance, lorsqu'elle passait ses vacances chez ses grands-parents, et arrières grands-parents, qui avaient été marins pêcheurs et maîtres voiliers, à l'époque où La Chaume était encore le quartier des pêcheurs, relié aux Sables par un pont au bout du chenal.

Max était déjà dehors, à s'occuper de ses animaux. Il avait préparé pour elle, du café et des tartines de pain bio, sur la table de la cuisine. Tout en dégustant ce pur bonheur, Lola ouvrit son téléphone portable. Il était près de 8 heures, elle voulait appeler ses parents, les remercier d'avoir gardé ses enfants durant ces deux jours et les prévenir qu'elle serait disponible pour aller elle-même, les chercher à la fin de l'école. La sonnerie du portable la fit sursauter. Elle avait des messages, la mémoire était saturée. Inquiète, elle écouta. Philippe lui avait laissé trois messages hier soir, et déjà un ce matin. Nico l'avait appelée aussi, trois fois la veille au soir. Il y avait encore un message de Dick, son chef de service, qui lui demandait de le rappeler au plus vite, en faisant allusion aux appels des deux hommes à la rédaction. Le charme était rompu. Elle se félicitait d'avoir fermé son téléphone et profité pleinement de ces quelques heures à l'écart de tout. En même temps, elle se promettait de dire deux mots à la secrétaire de *Vendée Nouvelles* qui avait encore eu la faiblesse de communiquer son numéro de téléphone portable, sachant au fond d'elle-même, qu'elle n'en ferait rien. Il n'était pas rare que quelques machos harcèlent le secrétariat du journal pour obtenir ses coordonnées. Elle savait toujours trouver l'esquive pour les éconduire sans les vexer. Mais là, elle se doutait bien que ni l'organisateur du défi autour du monde ni le président de l'amicale des Circumnavigateurs ne cherchaient à la joindre pour la séduire. Il y avait bien quelque chose de bizarre derrière l'organisation de cette épreuve. Elle appellerait d'abord son chef de service. Peut-être en saurait-elle un peu plus avec lui avant de joindre les deux autres. Il était assez naïf pour lui donner quelques indices, même en n'ayant rien perçu de ces petits détails qui sèment le doute. Mais tout cela attendrait bien encore une heure ou deux. Elle appela ses parents et, à la faveur d'une reprise de souffle, mit fin au monologue de sa mère partie pour lui raconter les deux jours passés dans les moindres détails. Ses enfants allaient bien, c'est tout ce qui importait. Elle coupa son téléphone, enfila l'une des chemises épaisses de Max et sortit à sa rencontre, refusant de refermer aussi brusquement ce genre de parenthèse de sérénité, trop rarement ouverte à son goût, dans une vie qui lui semblait un peu trop trépidante.



Dans le bâtiment où il avait installé son élevage de lapins à l'ancienne, Max finissait de remplir les mangeoires. Il fit celui qui n'avait rien entendu des pas qui progressaient derrière lui et laissa Lola coller sa poitrine contre son dos, tout en passant ses bras autour de son ventre. Il se retourna et lut sur son visage les signes d'une légère contrariété. Il la serra contre lui. Le haut du crâne de Lola, pourtant de bonne taille pour une femme, atteignait à peine la naissance du cou de Max. Dans ses bras, elle ressemblait à une enfant, et elle aimait cela. Il lui prit la main et l'entraîna un peu plus loin, devant les clapiers.

— Regarde, des petits sont nés hier.

Il plongeait la main dans l'amas de poils que la lapine s'était arrachés pour confectionner un nid à sa progéniture. Au moment où Max en sortait un lapereau complètement imberbe, les yeux énormes sous des paupières encore collées, la mère se jeta vers sa main, griffes et dents en avant. Max prévoyait ce genre de réactions et sut l'éviter. Il posa le petit tout chaud dans le creux de la main de Lola. Il couvrait à peine la paume qu'il chatouilla immédiatement avec la bouche, cherchant, dans un réflexe instinctif, à téter.

— Il faut le remettre tout de suite, sinon la mère est capable de l'écarter et le laisser mourir, dit Max en reprenant le petit lapin nu et à la tête démesurée, presque aussi grosse que son corps.

Trompant la vigilance de la lapine avec un morceau de carotte, il glissa le petit dans l'amas de poils. Encore une fois, il eut juste le temps de retirer la main pour éviter la contre-attaque de la mère.

— Regarde, ceux-là ont tout juste quatre semaines.

Gros comme le poing et couverts de poils, adorables peluches vivantes, six petits rouquins couraient déjà dans le clapier voisin.

— Viens dit Lola, chaque fois émerveillée par ce spectacle, le café est encore chaud.

Ils rentrèrent dans la cuisine. Elle avait préparé un plateau et ils finirent le petit-déjeuner au lit.

## TABLE DES MATIÈRES

---

|                    |     |
|--------------------|-----|
| Un .....           | 5   |
| Deux .....         | 9   |
| Trois.....         | 13  |
| Quatre .....       | 19  |
| Cinq.....          | 25  |
| Six .....          | 33  |
| Sept.....          | 37  |
| Huit.....          | 41  |
| Neuf.....          | 47  |
| Dix .....          | 53  |
| Onze .....         | 61  |
| Douze .....        | 65  |
| Treize .....       | 71  |
| Quatorze .....     | 79  |
| Quinze.....        | 85  |
| Seize.....         | 95  |
| Dix-sept.....      | 103 |
| Dix-huit.....      | 109 |
| Dix-neuf.....      | 117 |
| Vingt.....         | 129 |
| Vingt et un .....  | 135 |
| Vingt-deux.....    | 145 |
| Vingt-trois .....  | 151 |
| Vingt-quatre ..... | 155 |
| Vingt-cinq.....    | 157 |

Dans la collection



*La Malle sanglante du Puits d'Enfer* – Xavier Armange

*Hors Jeux* – Ben Barnier

*Sorties de route* – Bruno Cadillon

*La Véritable Histoire de Théodore Valbron* – Bruno Cadillon

*Pot-pourri à la fleur de sel* – Roger Coupannec

*Papillons de mort sur la Côte d'Amour* – Roger Coupannec

*Le Crabe vert vous salue bien* – Roger Coupannec

*Méfiez-vous du Chat qui dort* – Roger Coupannec

*L'Affaire dauphin bleu* – Roger Coupannec

*Requins* – Xavier Gardette

*Chemin des douaniers* – Jean-Luc Russon

*Nantes, rue des Orties* – Jean-Luc Russon

*Les Chemins noirs du Pays Blanc* – Jean-Luc Russon

Mise en page : Atelier d'Orbestier - Lucie Gouffault, Manon Roland

Photo de couverture : © papinou - Fotolia

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN EUROPE

SUR PAPIER ISSU DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT

À LA SAINTE GERMAINE MMXVII POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS D'ORBESTIER.